

DANS LA PEAU D'UNE VICTIME DE LA MODE

Rien qu'une fois, se glisser dans les fringues¹ les plus créatives du moment, déambuler sur des talons vertigineux et, de la tête aux pieds, jouer la bête de mode. Élisabeth Alexandre l'a fait. Pendant deux jours, elle a vécu dans la peau d'une victime de la mode...

1 Au sous-sol de l'immeuble du journal, il y a de grands studios de prises de vue où, chaque mois, sont photographiées les créatures des pages de mode.

Aujourd'hui, c'est moi qu'on habille et qu'on photographie. Pendant deux jours, je vais être déguisée en « victime de la mode », en fille qui suit la mode à la lettre, qui est prête à se ruiner pour acheter les fringues et les accessoires qu'il « faut avoir » pour se sentir appartenir à une élite définie par les magazines de mode. Pendant deux jours, je vais donc vivre à l'extrême pointe de la tendance², dans une peau qui n'est pas la mienne.

2 L'image que me renvoie le miroir est assez traumatisante³. Le jean roulé et les ceintures aux hanches me donnent une silhouette peu flatteuse, le petit béret fait ressortir mon nez d'une manière impressionnante. Cramponnée à la maquilleuse, je sors en titubant sur mes échasses⁴ avec l'assurance gracieuse d'un éléphant qui fait des pointes⁵. Impossible de marcher, de courir, de prendre le métro sous peine d'embrocher⁶ mes talons dans les escaliers mécaniques.

3 L'après-midi, un taxi m'emmène jusqu'à la Nation chez une amie, couturière. Je suis au bord de la dépression. Elle m'examine du béret fluo à la pointe des bottes irisées⁷ et secoue la tête. « Ce que je n'aime pas, c'est qu'on voit les marques... Et puis, ma chérie, tu n'as plus l'âge... » Elle me prête un pantalon et un pull, on s'écroule devant la télé. On se branche sur... les collections de haute couture, Ungaro, Gaultier, Saint Laurent. C'est tellement beau, tellement sublime qu'on a envie de se mettre à genoux. Si j'avais 6 500 euros, alors... J'adapterais ces splendeurs à mon 1 mètre 64 et à mes 49 ans. Je mettrai non pas ce que je « dois », mais ce que je « veux » porter. « Mode », oui, « victime », non !

4 Le soir, lorsque j'enlève mes bottes, le changement d'altitude est tellement brutal que j'ai l'impression d'être devenue naine. Quand je me lève le lendemain, je me rends compte que j'ai le dos en compote. J'enfile ma seconde tenue, aussi pointue que la première, en essayant tant bien que mal de l'adapter à mon style. C'est-à-dire en refusant ces incroyables bottes irisées violet, à gros revers de fourrure. Mais ma conscience professionnelle me rappelle à l'ordre. La tendance, c'est la tendance. Va donc pour les bottes, pour le béret rose fluo, les lunettes parme⁸, le pantacourt noir et la veste assortie.

5 Je poursuis mon calvaire : direction salle Gaveau où se tiennent les soldes Hermès ; la file de clientes s'allonge et à l'intérieur c'est la folie, on s'arrache les foulards, les serviettes-éponges et les accessoires en cuir. À la sortie, un garde vérifie soigneusement que je ne dissimule aucun objet volé sous mon top orange.

6 J'arrive d'abord devant le Trocadéro où doit se dérouler le défilé printemps-été de la maison Chanel. Les privilégiés agitent leur carton d'invitation sous le regard indifférent des agents de sécurité. Je me sens aussi décontractée qu'une fille à qui la mode commande de montrer ses jambes et qui tire sans arrêt sur sa minijupe. Un photographe se met à me mitrailler⁹ : soit il me trouve grotesque, soit il est totalement fasciné par les marques que je porte.

7 Dans la cabine d'essayage du studio, j'enlève le caleçon et le T-shirt qui composent mon ordinaire. La styliste m'a préparé deux tenues dans le style qui fait fureur¹⁰ ce printemps. Pour aujourd'hui, un T-shirt transparent orange, un jean à l'ourlet retourné, des ceintures en cuir et chaînes portées sur la pointe des hanches, un long manteau à carreaux vert clair et beige, qui semble taillé dans une vieille couverture, des bottes à talons de douze centimètres et, avec ça : un foulard, des bagues tellement encombrantes que je n'arrive pas à tenir mes cigarettes, un béret noir et un sac à main en cuir blanc, avec une inscription en lettres de cuir beige rosé, façon tag. J'ai pour 4 600 euros de vêtements sur le dos.

8 Je tourne autour de chez moi dans l'indifférence générale. Je passe chez ma boulangère qui me tend ma baguette. En me rendant ma monnaie, elle remarque enfin que je n'ai pas la même allure que d'habitude : « Mais qu'est-ce qui vous arrive ? » « Ben, je suis à la dernière mode », dis-je d'un ton lugubre comme si je lui annonçais une maladie incurable. « C'est joli, tout ce rose, c'est marrant. Les bottes violettes, très sympa », conclut-elle avec une molle conviction.

Je clopine¹¹ ensuite chez ma marchande de journaux. Son chien me fait la fête en ratissant¹² consciencieusement le devant du pantacourt à 460 euros. Lorsqu'elle me voit, la marchande éclate d'un fou rire qui ne cesse que lorsque je lui apprends que ma tenue coûte plus de 1 530 euros. Comme elle est tolérante, elle dit que les gens font ce qu'ils veulent avec leur argent.

D'après Élisabeth Alexandre,
Marie-Claire, avril 2001.

AVANT

APRÈS